ÉTUDES D'ART CONTEMPORAIN

EUGÈNE SMITS

(1826-1912)

PAR

PAUL LAMBOTTE

ÉDITION DE L'ART FLAMAND ET HOLLANDAIS
SOCIÉTÉ ANONYME-ANVERS
LIBRAIRIE G. VAN OEST & Cie
BRUXELLES ET PARIS

EUGÈNE SMITS

PAR

PAUL LAMBOTTE

ÉTUDES D'ART CONTEMPORAIN

PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE

M. P. BUSCHMANN

Docteur en Art et Archéologie

GUSTAVE RICARD : PORTRAIT D'EUGÈNE SMITS.
(Musées royaux de peinture et de sculpture, Bruxelles).

EUGÈNE SMITS

ARTISTE-PEINTRE

(1826-1912)

PAR

PAUL LAMBOTTE

ÉDITION DE L'ART FLAMAND & HOLLANDAIS
SOCIÉTÉ ANONYME • ANVERS
LIBRAIRIE G. VAN OEST & Cie
BRUXELLES — PARIS

EUGÈNE SMITS : Roma. (Palais du Roi à Bruxelles).
(D'après l'esquisse appartenant à M. Hertz, Bruxelles).

UGÈNE SMITS est mort à Bruxelles le 4 décembre 1912. Tous ceux qui ont connu ce vieillard exquis, et tous ceux, beaucoup plus nombreux, qui admirent les œuvres de ce peintre de race, n'ignorent pas la place qui lui revient dans l'école Belge du dix neuvième siècle.

Cette place est au tout premier rang.

Cependant Eugène Smits ne fut jamais très connu de la foule. Il n'était pas compté parmi les grandes vedettes de nos expositions. L'homme, à la fois très fier et très modeste, ne recherchait pas les succès bruyants.

Il eut des amis — des amis de la qualité la plus rare — il n'eut guère de *camarades* dans les ateliers ni dans la presse.

D'ailleurs Smits mourut extrêmement âgé, après un long et discret crépuscule.

Dans sa retraite on l'avait oublié un peu.

Les notices publiées à l'occasion de son décès ont répandu pour la première fois dans le grand public la haute opinion professée à son endroit par les artistes, ses confrères — les meilleurs juges n'est-ce pas ? — par la critique et par une élite d'amateurs.

On a spécialement remarqué l'article du Journal de Bruxelles signé « Erasme ». Ce pseudonyme ne dissimule guère la personnalité de M. Ernest Verlant, Directeur général des Beaux-Arts. C'est à l'initiative de ce haut fonctionnaire que furent dues certaines consécrations officielles dont s'adoucirent les dernières années du vieux maître ([1]).

([1]) Acquisitions diverses d'œuvres d'art par l'Etat, promotion au grade de commandeur de l'ordre de Léopold (24 novembre 1911).

On retrouvera avec plaisir cet article réimprimé sous forme d'appendice à la suite de la présente notice.

Beaucoup de personnes ne lisent pas en leur temps les notices nécrologiques...

Les jeunes gens, — je ne parle pas des peintres et des sculpteurs, — ignoraient trop les œuvres déjà anciennes de Smits.

Sans doute sa toile admirable *La marche des Saisons* au Musée de Bruxelles, porte, de toute son éloquence de chef d'œuvre, le témoignage décisif de la haute valeur de l'art du Maître. Mais on visite si peu nos galeries !

Au moment de la mort de Smits ne vit-on pas des reporters — ils sont excusables — mais même un novice critique d'art attaché à l'un de nos grands quotidiens, confondre Eugène Smits et Jakob Smits, le maître de la marche des Saisons et le peintre du « Symbole de la Campine » et forger de leurs deux personnalités si foncièrement dissemblables un seul et même artiste aux hybrides, aux déconcertants aspects !

Quoiqu'il en soit, la foule apprit en général, du même coup, le nom d'Eugène Smits et la nouvelle de sa mort. Il n'est donc pas superflu de reparler de lui, de donner des détails sur l'homme et sur son œuvre, et de tenter de lui amener de nouveaux admirateurs. (1)

Eugène Smits naquit à Anvers en 1826. Il appartenait à une famille de la haute bourgeoisie. Son père fut, pendant l'enfance de notre peintre, Gouverneur du Luxembourg. Eugène reçut une éducation sérieuse, il ne cessa de la compléter par la suite. Sa culture intellectuelle était complexe et raffinée. Il ne craignait pas de réfléchir aux plus graves problèmes, de se former des convictions idéalistes, d'affirmer les croyances les plus élevées.

Il voyagea beaucoup pendant les années de sa jeunesse. De longs séjours en Italie, en Hollande et à Paris formèrent son goût, aiguillèrent son apprentissage de peintre, achevèrent d'affermir le culte qu'il avait dès l'abord voué à la *Beauté*.

Smits, pendant toute sa longue carrière, ne consacra jamais ses pinceaux qu'à des interprétations de beauté. Tous les exemplaires d'humanité qu'il peignit forment une élite. S'il retrace des aspects de nature, il les veut parés des prestiges de la lumière et de la couleur, anoblis de la grandeur des lignes

(1) Une exposition rétrospective importante d'œuvres d'Eugène Smits a été organisée à Anvers par la Société « L'Art contemporain » à l'occasion de son Salon annuel de 1913 (22 mars-20 avril). On y vit un ensemble de toiles de choix sorties des Musées de Bruxelles, d'Anvers, d'Ixelles et de nombreuses collections particulières. L'effet fut considérable.

De son côté la Société royale des Beaux-Arts de Bruxelles a réservé à diverses reprises plusieurs panneaux de ses Salons de Printemps à des ouvrages d'Eugène Smits, notamment en 1913.

PAUL DE VIGNE : Eugène Smits.
(Musées royaux de peinture et de sculpture, Bruxelles).

et de l'harmonie des silhouettes. Il aime la libre allure des animaux, l'éclat frais des fleurs, l'abondance somptueuse des fruits.

Pour faire apprécier tout ce que Smits a voulu et su concentrer de pensée et d'art, de tradition aussi, dans des toiles comme *Roma*, la *Marche* des *Saisons*, le *Bonheur et le Malheur*, le *Jugement de Pâris*, et tant d'autres moins importantes par leurs dimensions, il faut que j'explique un peu le caractère de l'homme.

EUGÈNE SMITS : Italienne.

Nous avons connu un grand vieillard digne et résigné qui vivait médiocrement dans sa maison étroite et ne se plaignait jamais. Depuis l'éclat de ses débuts jusqu'à cette résignation, que de déceptions se succédèrent !

L'attention suscitée par les grandes compositions de Smits eut certes dû lui assurer la commande de quelques œuvres de décoration monumentale, dans lesquelles il aurait donné la pleine mesure de son style, de sa fantaisie, de son élégance, de son charme, de tous ses beaux dons de peintre.

Cette consécration ne lui fut pas offerte. Combien nous devons le déplorer !

Smits ne tenta jamais aucune démarche pour se faire rendre justice, pour obtenir des travaux dignes de lui. Si, dans son fors intérieur, il ressentit quelqu'amertume en se voyant préférer des rivaux plus habiles, nul le sut jamais.

Assurément un peintre qui avait donné des toiles comme *Roma*, ou la *Marche des Saisons*, s'il fût né Français, eut obtenu dans son pays des commandes qui l'eussent mis à son plan.

Les années passèrent. Smits peignit de charmants tableaux de chevalet.

EUGÈNE SMITS : LA MARCHE DES SAISONS.

(Musées Royaux de Peinture et de Sculpture, Bruxelles).

EUGÈNE SMITS : Antonio.
(Appartient à Mme Maurice Pauwels, Bruxelles).

Et lorsque survint la vieillesse mélancolique, et qu'il fut décidément trop tard pour caresser encore l'espoir des vastes entreprises, Smits conserva sa sérénité paisible.

Il ne devint pas misanthrope. Il garda son culte de l'art et de la Beauté. Ce fut à un tableau représentant un *Hommage à la Beauté* qu'il consacra ses dernières forces et ses derniers efforts.

Ses amis eussent voulu pour lui une fin de carrière glorieuse, rayonnante. Il se contenta d'une pénombre modeste, embellie de lectures et de causeries. Il continuait à s'intéresser à tout, avec sa bonté, sa largeur de vues, sa sensibilité généreuses.

Je ne puis résister à l'envie de citer quelques traits de lui, qui le peignent

au vif. Voici une anecdote caractéristique que plusieurs de ses amis m'ont rapportée :

Un jour que Smits était sorti d'assez bonne heure il revint chez lui à l'improviste. A son grand étonnement il aperçut devant sa porte, qui était ouverte, un corbillard. Des voisins stationnaient sur les trottoirs. Très intrigué, Smits leur demanda ce qui se passait. Il se sentait assez ridicule de l'ignorer. Dame, mettez vous à sa place ! Mais il n'obtint que des réponses vagues, évasives. Pénétrant dans son vestibule, il trouva sa vieille servante tout en larmes. C'était une femme bourrue qui le servait depuis des années avec rudesse et dévouement. En sanglotant elle lui avoua qu'elle avait recueilli chez lui, à son insu, son fils rentré malade du régiment. Le malheureux était mort la veille, de la variole...

Elle avait espéré dissimuler ce drame à son maître et lui cacher même cet enterrement quasi clandestin. Smits fut un peu suffoqué ! Il se tut pendant un instant, puis il dit seulement avec douceur : Vous auriez dû m'avertir. Je veux suivre le convoi de votre fils. Qu'on m'attende.

Et il monta revêtir à la hâte une redingote, prendre un chapeau correct, puis il mena le deuil aux absoutes, au cimetière. — A son retour il trouva sa maison envahie par le service de désinfection de la commune. Alors il emmena sa vieille gouvernante à l'hôtel et pendant trois jours il s'efforça de la distraire, de la consoler, en lui tenant compagnie, en la promenant en voiture.

Voici un autre épisode : Smits eut un ami qui possédait — en dehors du traitement modique que lui valait une petite charge, — une gentille fortune, 12.000 francs de rente environ.

Cet ami n'ignorait pas que Smits, qui ne s'était pas enrichi, était souvent très gêné. Il voulait lui acheter une toile, c'était *le Bonheur et le Malheur*, je crois, dont le peintre demandait 4,000 francs. Smits refusait de le lui céder. « Mon cher, disait-il, quand on a une quinzaine de mille francs par an pour » vivre on ne consacre pas plus du quart de son revenu à se payer un » tableau ! » Il ne voulut jamais en démordre. D'ailleurs l'ami mourut peu de temps après. Il instituait Smits son légataire universel. Cette fortune pour le peintre, c'était la terre promise, l'indépendance, la liberté du travail assurée, l'espoir des voyages sans cesse projetés, jamais recommencés : Venise, Rome, Florence, Paris de nouveau parcourus !

Mais le testateur avait des héritiers naturels intéressants qui marquèrent leur désappointement. Et Smits, très simplement, refusa le legs parce que celà lui parût juste, sans en parler à personne, sans supposer un instant que celà était un peu héroïque.

EUGÈNE SMITS : « Santa Lucia ».
(Appartient à M. Peemans, Bruxelles).

Je pourrais narrer vingt autres traits. Les amis de Smits m'en ont fourni à l'envi, comme ils m'ont confié ses lettres, ses écrits, afin que je révèle le plus, le mieux possible, l'homme d'exception qu'il fût.

Smits appartint à cette élite intellectuelle dont les membres se devinent et se retrouvent partout. Il fut très lié avec des artistes éminents, les peintres Diaz, Ricard, Isabey, Jongkind, le statuaire Paul de Vigne, bien d'autres encore. Il entretint un long commerce d'amitié avec Octave Pirmez, qui fait figure de *Précurseur* dans notre littérature Belge.

Nous connaissons Octave Pirmez sous les apparences d'un écrivain

EUGÈNE SMITS : Portrait d'Octave Pirmez.
(Appartient au Gouvernement Belge).

mélancolique, au cœur endeuillé par la perte prématurée d'un frère tendrement aimé.

L'auteur de Rémo, des Feuillées, des Heures de Solitudes, a échangé avec Smits, depuis le temps de leur jeunesse une longue correspondance échelonnée sur un grand nombre d'années.

J'ai parcouru les liasses de lettres de Pirmez soigneusement conservées par son ami. Elles sont d'écritures différentes, tantôt les caractères sont penchés et fins, tantôt droits et très chargés d'encre, tantôt tracés en pattes de mouches microscopiques, tantôt étalés à longs traits sinueux.

Les plus anciennes de ces lettres éclairent d'un jour inattendu la figure

EUGÈNE SMITS : LE BONHEUR ET LE MALHEUR (d'après le poème de Henri Heine).
(Musée royal des Beaux-Arts, Anvers ; œuvre non exposée).

de l'écrivain. Elles le montrent grand chasseur, voluptueux, un tantinet égoïste. Et le portrait peint que Smits a laissé d'Octave Pirmez jeune [1] confirme ce diagnostic : visage intelligent, lèvres épaisses et rouges, nez sensuel, larges yeux brillants.

Si l'on poursuit le dépouillement chronologique de cette série de lettres on constate bientôt que le ton change.

Le spectacle de la vie, les épreuves morales, peut-être aussi l'influence de Smits, qui fut si profondément et si simplement bon, atténuent, puis effacent les marques de cet Epicurisme des premières années.

Il ne faut pas supposer que les lettres de deux camarades « qui se disent tout » peuvent être intéressantes d'un bout à l'autre pour les tiers entre les mains desquels elles tombent, après un long temps révolu....

Les nouvelles que l'on se donne des parents, des amis, les projets de déplacements que l'on forme, les historiettes d'actualité que l'on se conte n'ont pas leur place dans une anthologie. Quand il est question de Bancel, de Victor Hugo, — les deux amis les voyaient à Bruxelles, — c'est déjà plus intéressant.

Mais par instants le ton change et s'élève, Pirmez, dont la santé devint mauvaise et que la maladie et la mort de son frère avaient frappé, fait parfois des retours sur lui-même. Il trace des pensées sur l'amour, sur la gloire littéraire, sur la mort, qui nous soulèvent d'un coup d'aile bien loin des petites réalités quotidiennes et des contingences ambiantes. Il marque de la résignation, de la grandeur d'âme, une vraie noblesse de pensée.

Pour donner la note de cette correspondance, voici un bref extrait d'une lettre — ancienne cependant — datée d'Acoz le 10 mars 1862.

Après avoir expliqué que le désir surpasse, comme élément de satisfaction morale, l'assouvissement, Pirmez écrit :

« Toi-même, mon cher Eugène, que fais-tu d'une toile parachevée ? Tu » la retournes à la muraille.

» Eh bien le bonheur n'est pas ailleurs qu'en le désir, celui-ci réalisé la » joie se retourne à la muraille. »

On voudrait que tout échange de lettres entre deux amis fut illuminé parfois de pareilles lueurs !

Je n'ai pas vu les réponses, c'est-à-dire les lettres d'Eugène Smits à Octave Pirmez. Je le regrette, mais j'ai pris connaissance d'un grand nombre d'autres lettres du peintre. Il s'en trouve de charmantes dans le nombre. Smits a un tour à lui pour dire les choses les plus simples, aimable, cavalier, concis, un ton fringant, badin qui cache une fine sensibilité. Souvent en trois mots il ouvre un aperçu imprévu.

[1] Acquis par l'Etat à la vente après décès de l'atelier de l'artiste.

Beaucoup de lettres sont illustrées d'amusants croquis. Parmi celles de Pirmez apparaissent parfois des caricatures, les caricatures drôles d'un homme qui ignore tout du dessin, des proportions, mais qui a le sens de la charge.

J'ai extrait ceci d'une des toutes dernières lettres d'Eugène Smits (sans date) :

« Chère Madame, [1]

» Je suis triste que ce soit votre santé qui vous ait empêchée de venir me » voir ; cependant je croyais que j'étais aussi triste qu'on pouvait l'être, je » suis probablement en train de devenir aveugle. Je puis encore écrire » parce que je sais ce que j'écris et qu'il n'y a rien à déchiffrer mais je ne puis » plus lire ; demain peut-être je ne pourrai plus écrire et j'en profite, dans la » crainte de la cécité complète ».

Peut-on dire avec plus de simplicité une chose aussi angoissante ?

Et ceci, un peu antérieur, coupé dans une autre lettre de malade : (31 mars 1912)

« Chère Madame [2]

» J'ai reçu votre bonne lettre. Moi je pense plus souvent à vous que je ne » vous écris. Je suis heureux que votre séjour à la campagne ait si bien » commencé ; mon horizon à moi n'est pas si beau, cependant j'ai un arbre » devant ma fenêtre, que je regarde souvent. Il n'a plus la rigidité qu'il avait » en hiver, il s'enveloppe d'un léger manteau de jeunes pousses que le soleil » fait parfoit scintiller ; il est traversé tantôt par des nuages gris ou roses et » tantôt par de petits oiseaux d'un vol plus rapide ; chez lui les merles sont » les plus grands seigneurs, à moins qu'un pigeon fatigué s'y repose. Oui, » Madame, je pense plus souvent à vous que je ne vous écris mais à la fin du » mois de mai très prochain j'aurai vécu 84 printemps, printemps suivis de » terribles hivers et qui m'ont laissé comme une épave fatiguée du peu de vie » qui lui reste, plus fatiguée que mon pigeon de tout à l'heure. Ce qui » m'oblige à terminer ici la longue épitre de votre dévoué serviteur. »

Eugène Smits a laissé aussi des pensées, des notes, d'une allure personnelle, qui éclairent ses conceptions esthétiques.

Quelques amis fidèles du peintre défunt s'occupent avec piété d'en former une sélection. La quintessence en sera sauvée de l'oubli. On éditera une plaquette de luxe, tirée à petit nombre, mémorial sobre et discret, tel que Smits l'eût souhaité.

[1] Lettre à Madame Rouffart.
[2] Lettre à Madame Rouffart.

Voici quelques unes de ces pensées du Maître :

1. — « Il faut, pour qu'une œuvre d'art soit très belle, qu'elle touche au » rêve par un côté. »

2. — « On ne peut, en peinture, rendre la nature que par interprétation ;

EUGÈNE SMITS : Le Jugement de Pâris.
(Appartient à M. G. Rahlenbeck, Bruxelles).

» art et artifice sont des mots qui ont la même origine. On ne peut *tout* » rendre et il faut choisir... »

« C'est dans ce choix que se révèlent les grands artistes, tous différents » mais tous semblables par les grands côtés de l'art : élévation de l'esprit, » science et délicatesse de l'œil. »

« La peinture est une vision de la nature, non une copie servile. »

3. — « Je tiens plus à mes convictions qu'à mes tableaux. Si ceux-ci sont » mauvais je puis toujours espérer en faire de meilleurs, mais si mes idées » sur l'art sont fausses mon talent est empoisonné dans sa source. »

Enfin ceci, qui s'intitule *Adieu ;* laconique et parfait poème en prose :

1. — « Te rappelles-tu, lorsqu'après de longues heures passées ensemble, » nous nous étions enfin dit *Adieu* ; tu partais, mais c'était pour réapparaître » soudain et nous serrer une nouvelle fois dans nos bras. »

« Aujourd'hui tu ne viens que pour me dire *Au revoir* et je vois dans » tes yeux l'ennui que te cause ce cruel moment. »

« Pars donc, qu'une vaine pitié ne t'arrête pas. Je peuplerai ma solitude » de ton souvenir et je pourrai encore te voir me sourire comme tu me » souriais autrefois. »

EUGÈNE SMITS : La dame au miroir.
(Appartient à M. X.).

On conçoit ce qu'une personnalité de cette valeur devait extérioriser d'émotion grave dans son art réfléchi et ressenti.

Doué d'une imagination charmante et noble, Eugène Smits fut un interprète respectueux de la nature. Il fut plein d'humilité devant la beauté de la création, ses moindres œuvres reflètent sa ferveur, son souci naïf et ardent de bien faire.

Aussi le peintre put-il vieillir sans décroître. L'âge finit par rendre ses doigts gourds et son bras incertain. Néanmoins il demeura grand, par la grâce de son intelligence, de sa culture raffinée, et, par dessus tout, de sa bonté, de son cœur passionné d'artiste.

La perfection matérielle de la technique n'a jamais, à aucune période de sa carrière, constitué l'élément primordial du talent de Smits.

Son aspect physique, tel que divers artistes l'ont retracé, ne dément pas ces indications.

EUGÈNE SMITS : JEUNE FEMME.

(Don de M. Fritz Toussaint au Musée d'Ixelles).

On s'arrêtera de préférence devant le portrait d'Eugène Smits par Gustave Ricard, son intime ami, Gustave Ricard, qui depuis quelque vingt ans jouit d'une vogue posthume sans cesse grandissante. Ses qualités si fines de psychologue et de peintre expliquent pleinement sa haute situation dans l'école française du dix-neuvième siècle.

Ce portrait fut acquis par le Gouvernement, pour le Musée de Bruxelles, à la vente après décès de Smits.

Cette vente fut curieuse. Il n'y avait guère là que des artistes, des hommes de lettres, des amateurs plutôt modestes. Les marchands étaient rares. L'art de Smits est si peu commercial !

On vit deux de nos jeunes académiciens de la classe des Beaux-Arts rivaliser d'enchères pour la possession de quelques morceaux d'atelier — d'ailleurs délicieux.

Le Musée de Bruxelles possède aussi un buste remarquable d'Eugène Smits par Paul de Vigne. Le peintre l'offrit un beau jour au Gouvernement pour honorer le grand sculpteur dont il avait été l'ami, avec cette simplicité sans arrière pensées qu'il mettait à toutes choses. Il n'a pas souhaité que son nom fût prononcé ou tracé en lettres d'or sur le cartel placé au pied du bronze. La simple mention « buste d'un peintre par Paul de Vigne » lui parut suffisante. Et il ne fit comprendre à personne qu'un dédommagement sous forme de commande ou de distinction honorifique eut pu compenser son sacrifice. Le peintre Lucien Wollès, que le vieillard honorait de son amitié, a reproduit aussi, d'un crayon nerveux et fin, les traits de Smits beaucoup plus âgé.

La première œuvre du peintre qui appela l'attention des amateurs fut la grande toile intitulée *Roma*.

C'est le chef-d'œuvre de sa jeunesse, composé et exécuté à Rome. C'est quelque chose comme un bas-relief montrant en raccourci, en concentré, la vie Romaine au Pincio, avec, dans le fond, la vue du Monte Mario.

L'œuvre est d'un coloris superbe, à la fois robuste et raffiné, d'un style grave et soutenu. Elle fait partie des collections royales au Palais de Bruxelles.

Plus tard Smits donna sa *Marche des Saisons*, fruit savoureux de sa maturité pensive (Musée de Bruxelles).

Parlant au nom de l'Académie devant le cercueil du Maître, voici comment le peintre Fernand Khnopff a décrit ce tableau : (1)

« La *Marche des Saisons*, cortège harmonieusement rythmé dans lequel » la jeunesse fleurie du Printemps, enveloppée de voiles rosés, salue gracieu- » sement la pâleur triomphale de l'Été qui s'avance, calme, sous l'or de son » chapeau de paille, devant la sérénité bleue d'un ciel splendide.

(1) Smits a reproduit cette composition à l'aquarelle (Collection A. Vauthier, Bruxelles).

» L'Automne apporte ensuite la somptuosité de ses rouges cuivrés, » sonores comme des fanfares. Et l'Hiver paraît enfin, dans des draperies de

EUGÈNE SMITS : Venise.
(Musées royaux, Bruxelles).

» deuil. Mais sa vieillesse n'est pas méprisée car un être jeune l'accompagne » doucement de son dévouement discret. »

Parmi les morceaux les plus importants d'Eugène Smits il convient de citer encore :

Le *Jugement de Pâris* (1), page d'une somptueuse et claire harmonie devant laquelle il n'est pas outrecuidant de rappeler les plus magistrales toiles du Tintoret : la décoration de la salle de l'Anticollège au Palais des Doges.

Le *Bonheur et le Malheur*, d'après le poème de Henri Heine.

« Le bonheur est une jeune fille qui passe un instant près de vous et » s'enfuit en vous envoyant un baiser, le malheur est une vieille femme qui » s'installe à votre chevet et prend son tricot. »

(1) Collection de M. Rahlenbeck, Bruxelles.

EUGÈNE SMITS : L'Enfant à la poupée.
(Don de M. Fritz Toussaint au Musée d'Ixelles).

C'est un sujet tout à fait dans le goût de Smits et qu'il a traité dans une gamme somptueuse, assourdie et rare, très caractéristique. La blondeur de la chair, les noirs de la robe, les roses étouffés des draperies en forment l'accord dominant. La figure de la jeune fille, allégorie du bonheur, est exquise de chasteté digne, de grâce pudique. Ce tableau acquis par le Gouvernement il y a quelques années ([1]) et confié par lui à la Ville d'Anvers, lieu de naissance de Smits, n'a pas encore trouvé sa place au Musée. Son acquisition fut une des grandes joies de la fin de la carrière du peintre.

([1]) Acquis lors de l'exposition de l'œuvre au 1er Salon de Printemps organisé par la Société royale des Beaux-Arts, au Palais du Cinquantenaire à Bruxelles (mai 1908).

La *Diane Chasseresse* et le *Plafond de Boudoir* du Musée de Bruxelles montrent l'art de Smits sous un aspect plus amplement décoratif sans qu'il perde rien de son raffinement coloriste.

EUGÈNE SMITS : Ariane consolée ; projet de plafond.
(Musées royaux, Bruxelles).

Perdita, une très petite œuvre, qui fait partie de la collection Barella à Bruxelles, est grande par son style et sa vision synthétique de la beauté féminine.

Je laisse encore la parole à Fernand Khnopff. On ne saurait mieux dire :

« Une charmante figurine sur un petit panneau où l'on voit des blonds » carminés, délicieux comme une soyeuse relique vénitienne, et des noirs aux » profondeurs dorées, telles qu'en offrent les plus riches laques du Japon. »

Smits a laissé un très grand nombre de figures de femmes, toutes empreintes de cette grâce robuste, de cette élégance de race qui les font reconnaître. N'est-ce pas de l'une d'elles qu'il a tracé ce portrait à la plume ?

« Elle n'était pas très belle et cependant adorable. La prunelle très noire » semblait remplir tout l'espace de l'œil entre ses paupières frangées de

EUGÈNE SMITS : ACCESSOIRES.

(Appartient à M. Barella, Bruxelles).

» longs cils ; sa bouche aux lèvres rouges et fermes respirait la bonté et le
» bonheur de vivre et s'harmonisait admirablement au menton un peu gras.

EUGÈNE SMITS : Plafond de boudoir.
(Musées royaux, Bruxelles).

» Son oreille, grande pour une oreille de femme, était charmante, nerveuse
» et rosée comme un coquillage sous ses cheveux bruns crêpelés. — Très
» longue mais de formes pleines elle faisait penser à *Diane reposée*. »

Je citerai encore la *Fillette à la Poupée*, morceau très intéressant, qui fait partie de la donation Fritz Toussaint au Musée d'Ixelles.

Les reproductions qui illustrent cette notice, malheureusement dépouillées de leur prestige le plus décisif, celui de la couleur, expliquent cependant combien Eugène Smits, en extériorisant ses imaginations par la peinture, a créé de beauté ! Ses compositions sont pleines de mesure et d'équilibre. La grâce des formes, l'eurythmie des attitudes, les colorations harmonieuses et rares, qui font penser, sans leur ressembler, aux plus belles œuvres de l'école de Venise, leur confèrent un charme séducteur.

Comme l'a finement déterminé Camille Lemonnier «La peinture d'Eugène
» Smits éveille un goût de volupté langoureuse et noble. Il suggère le songe,

EUGÈNE SMITS : Perdita. (Appartient à M. Barella, Bruxelles).

» la méditation, le désir, les regrets et l'amour : il aime les parures royales,
» les fontaines aux vasques de marbre, les grands parcs aux eaux dormantes.
» Son ascendance est chez Titien et Véronèse mais, par moments, se dégage
» aussi, perceptible à une grâce simple et mélodieuse, quelque ressouvenance
» de Watteau.

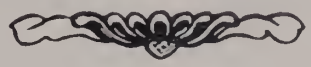
EUGÈNE SMITS : Othello.
(Appartient à M. Paul de Reul, Uccle.)

» C'est le rêve de la vie qu'il exprima dans des harmonies douces et » ardentes comme des cuivres lointains ; ses œuvres tiennent d'une sorte » d'état d'âme silencieux et nostalgique. »

Que celà est juste !

Si nous considérons longuement quelqu'une de ces belles œuvres de Smits — « *qui par un côté touche au rêve* » — un profil de femme rousse, un coin de paysage italien sous un ciel bleu, une épaule nacrée au bord d'un corsage rose, la gaze noire d'un bandeau sur la pâleur d'un front, des impressions confuses, des souvenirs nous assaillent.

En subissant le charme de ces peintures c'est dans notre propre passé que nous retrouvons soudain, avec quelle langueur attendrie, un parfum qui fleure notre jeunesse, nos beaux espoirs que la vie devait décevoir, des apparitions fugitives qui firent battre notre cœur dans la sérénité lointaine des soirs d'été, des paysages entrevus au cours de prestigieux voyages, et d'un mot, tous les mirages du passé aboli dont la mélancolie du présent est faite.



APPENDICE

EUGÈNE SMITS [1]

La mort d'un homme de quatre-vingt-six ans n'est pas une perte, ou presque jamais, et c'est flatterie conventionnelle que de parler, comme d'une grande lumière qui s'éteint, d'une clarté vacillante de veilleuse qui a brûlé toute son huile et dure toutes les heures qu'il fallait.

Eugène Smits fut un peintre excellent, sa mort ne laisse aucune œuvre inaccomplie. Depuis des années, il se plaisait à reprendre, à retoucher, à modifier partiellement, à surcharger une grande composition, l'*Hommage à la Beauté*, mais le destin de cette œuvre de vieillesse, où il y a des parties exquises, était des longtemps fixé. Smits semblait ne s'y intéresser plus que comme à un jeu et il s'y adonnait avec une certaine curiosité désintéressée, comme pour voir « comment ça tournerait ». Je connais de lui, dans un coin de sa maison, un tableau de fleurs et d'accessoires qu'il a peint de cette manière, à la longue, par ajoutes, selon sa fantaisie et ça a très bien tourné.

Les qualités du peintre, sa place dans l'école, ce qu'il doit sans doute à ses origines flamandes, à ses séjours d'Italie, à ses amitiés françaises, tout cela a pu être dit il y a des années déjà, à l'occasion de *Bonne*, ce vrai tableau d'histoire réaliste et synthétique : de la *Marche des Saisons*, cette belle allégorie sans rien d'académique : de tant de figures de femmes douces et graves, qui sont comme des statues et comme des musiques, et aussi comme des femmes vivantes, mûres et langoureuses à la fois, aimées d'un amour tranquille, paisible et profond.

Ces œuvres restent, et on voudra nous les remontrer groupées, et ce sera l'occasion, pour quelques amateurs de nuances dans la critique, de les revoir avec soin et de noter sans arrière-pensée leur valeur, leur puissance et leur qualité d'émotion, leurs rapports avec l'époque dont elles sont les témoins, avec l'art du passé, avec l'évolution contemporaine, leur originalité, leur mélange vraiment spécial de science réfléchie et d'instinct naïf.

On pourra parler de tout cela comme on parle d'un peintre ancien, dont on ignore souvent, dont on devine à peine l'espèce d'homme qu'il fut. Disons simplement aujourd'hui, tandis que résonne encore l'écho des funérailles, qu'Eugène Smits fut un homme excellent. Les amis, devenus rares, qui le connaissaient bien, ne pleurent pas sa mort, le terme attendu et accepté d'une vie devenue très pénible, mais ils se souviennent affectueusement et respectueusement de l'être d'élite qu'ils eurent l'honneur d'approcher.

Quand je le connus il était déjà vieux, mais encore actif et allant. Contrairement à l'opinion romantique, je ne crois pas, hélas ! que la vieillesse augmente souvent la bonté. Beaucoup de vieillards s'endurcissent dans l'égoïsme : ils sont autoritaires, tâtillons, sans gêne et comme rancuneux envers ceux qui marchent derrière eux sur le même chemin.

[1] Notice nécrologique publiée par le Journal de Bruxelles, 6 Décembre 1912.

EUGÈNE SMITS : Ophélia (dessin).
(Musées royaux, Bruxelles).

Eugène Smits n'était pas de ces vieillards-là, pas du tout. A voir comment il s'accommoda des inconvénients de l'âge, on peut imaginer ce qu'il dut être dans sa jeunesse et dans sa maturité. Ses vertus natives étaient sûrement solides et bien trempées pour résister ainsi à l'usure et à la rouille.

Jusqu'à quel point avait-il le sentiment de sa valeur ? Il en avait le sentiment juste et raisonnable, étant homme de bon sens et clairvoyant. Il était fier d'avoir réussi certaines choses et acceptait sans faire de manières un éloge quand il le sentait sincère et perspicace ; il en concevait de la reconnaissance, heureux d'être par là assuré et conforté. Mais il n'avait aucune prétention, aucune vanité, aucun désir de se faire passer pour ce qu'il n'était pas. N'est-ce pas là la vraie modestie ? Et si c'est de l'orgueil que de ne pas vouloir jouer des coudes, de ne pas bousculer les gens pour s'imposer, de ne pas soigner sa réclame, dans ce sens il était orgueilleux. Il n'aurait pu faire un geste intéressé, une démarche utile, mais inélégante.

Bien des gens à sa place, avec ses mérites, se seraient poussés plus loin dans les voies du succès. Ce n'est que lentement qu'il a dû s'apercevoir qu'il manquait d'esprit d'intrigue, et de décision à saisir l'occasion favorable. Mais de cela même, il ne tirait aucune gloire ; il ne rendait pas grâce au ciel de ne rien devoir aux petites habiletés pratiques, aux fréquentations avantageuses, aux flatteries profitables ; il était ce qu'il était, sans même s'en savoir gré.

Sa conversation, riche en souvenirs, ne manifestait aucune amertume, aucune malveillance. Il avait de l'humour, de la gaîté, une philosophie indulgente, pas la moindre méchanceté. Il était bonhomme et naïf, sans être dupe. La passion de son art l'occupait et le satisfaisait tout entier. Il n'établit point son bonheur sur l'ambition et sur le lucre, mais toute sa joie et toute son inquiétude aussi dérivaient du besoin de faire bien et de ne blesser aucune créature.

Il s'était habitué à mourir. La mort ne dut pas lui être cruelle. Sa vie d'artiste et d'homme demeure exemplaire.

ERASME.

POSADA
art books
Rue de la Madeleine 29
000 Brussels